

Comment tout a commencé

D'abord il y a ce désir puissant de raconter. Et puis on hésite. Ne pas faire de mal, ne pas trahir les secrets. Mais voilà, je vais enfin m'offrir cette trahison. Je vais quitter ce Zoltàn si sage. Ce Zoltàn si parfait, si propre depuis cinquante ans. Je me suis tant négligé pendant toutes ces années lisses et nettes. Cinquante ans, c'est vertigineux et pourtant c'est par là que je commence. Par la fin.

J'étais venu à Paris pour d'obscures raisons de propriétaire de pied-à-terre. Une loge de concierge, achetée avec les droits de mon deuxième roman au 5 de la place Jussieu. Ce rêve de possession que nourrissent tous les expatriés, les exilés, je l'avais réalisé. Pourtant je n'y avais pas remis les pieds depuis cinq ans. Il fallut un plafond écaillé par une fuite dans le circuit d'eau pour m'y traîner.

Donc, fin mars 1968, j'étais arrivé inquiet dans mon antre transformé en pataugeoire. François Burtin, mon voisin du dessus, ne savait plus comment se faire pardonner l'aller-retour depuis New York qu'il m'imposait pour un constat d'assurance. Nous l'avions rempli devant un café au Bistrot Jussieu.

C'est ainsi que par hasard, dans un journal abandonné sur une table, je découvris la mort de Jiska. Un petit encart dans le « Carnet du jour ». Une généalogie expédi-

tive, des regrets, l'annonce de l'enterrement à Nice le surlendemain à onze heures.

Lire mon avenir dans le marc d'un bistrot ne me surprenait pas. Cela n'aurait pas déplu à Jiska, mon premier amour, ma première vie.

Je décidai de me rendre à Nice le lendemain pour l'accompagner à sa dernière demeure. L'étrangeté de la situation me brûlait. Jiska, bien évidemment, avait manigancé le tout depuis sa tombe.

Il me restait à Jussieu un *tuxedo* pour les grandes occasions et un costume en velours brun côtelé pour les moins formelles, mais aucun pour les enterrements. Je décidai d'improviser.

Gare de Lyon, un sac de voyage, *Le Monde*, quatre sandwiches français et vite, Nice, la grisaille, la mer.

Nice

Le *tuxedo* – étrange silhouette de moi en négatif sur le lit de l'hôtel. Devant le miroir, un homme de presque soixante ans, en caleçon et chaussettes. Je ne me reconnaissais pas. Un vieux malgré tous mes dénis. Un corps entretenu, bien portant, sec, mais une peau plissée, ramollie. J'avais soixante ans, Jiska, quatre-vingts, et je ne comptais pas plus de vingt ans avant de la rejoindre dans une caisse.

Et Sue téléphona. Sa voix dispersa les fleurs que je déposais sur ma propre tombe depuis mon arrivée. Sue. Mes racines, ma terre de bruyère, celle à qui je dédiais mes livres, ma femme.

Nous nous dûmes des mots d'amours usés et sincères, ces vestiges de l'enfance de notre relation qui vibrèrent profondément ce matin-là.

Pourquoi Nice? Greenwich lui convenait si bien. Je ne voyais pas ce qui avait pu pousser Jiska à revenir dans ces rues pour son dernier voyage. Que viens-tu chercher à Nice, Jiska?

Je sortis le costume de velours côtelé de mon sac. Et je commandai un taxi.

La ville avait beaucoup changé, une pénible sensation de culpabilité ne me quittait pas et le ciel noircissait au-dessus de la mer. Nous montions dans les collines où je voulais revoir Les Esperis, la maison de Jiska. Cette maison si importante pour moi. C'était là que ma vie d'adulte avait commencé, que j'avais passé mes derniers moments d'enfance. Le portail était ouvert et, en arrêtant le taxi devant, je me dis «c'est ma maison», alors qu'elle ne m'avait jamais appartenu. Cela me donna le courage de poursuivre mon chemin. Au cimetière, le taxi me déposa assez loin et je me faufilai entre les arbres vers la dépouille de Jiska.

Sous mon parapluie, je devais avoir l'air étrange, épiant la mise en terre dans l'allée, de loin. De là où je me trouvais, je devinais Darina dans la petite figure noire, effondrée face au trou. Cela me surprit tout de même un peu. Dans mes souvenirs, elle ne s'accordait aucun égarement, gardait la tête froide en toutes circonstances. C'est d'ailleurs ce qui avait fait que cela n'avait pas marché entre nous. Assister à cet abandon me gênait, je me retrouvais voyeur malgré moi. J'étais venu pour Jiska et je voyais Darina.

Je me logeai à l'abri d'une pierre tombale de marbre gris, attendant que le petit groupe disparaisse. Le prêtre orthodoxe agita un peu d'encens avant de serrer la main de chacun, puis de quitter le carré d'herbe encore tout

retourné. Le petit monde se mit en route à sa suite, déjà dans l'impatience du vin revigorant qui devait les attendre aux Esperis. Avaient-ils conservé la maison ? Il y avait tant de choses que je ne connaissais plus de Jiska depuis notre rupture vingt-sept ans auparavant. Je savais qu'elle n'était pas retournée en France, qu'elle n'avait plus eu de nouvelles des siens, qu'elle était comme moi, une bannie.

Je m'approchai lentement. On ne sait jamais quels effets vont provoquer des retrouvailles. Celles-ci surtout.

Les fossoyeurs achevaient d'aplanir la terre à grands coups de pelle. J'avais envie de les arrêter. Ce n'était pas un enterrement digne de Jiska. Je regrettais de ne pas avoir convié un jazz band, quelques *fairies*¹ et Karim Vavíc, son dernier amant. Ensemble nous aurions entamé *It was a very good year* de Sinatra, mais seul je ne m'en sentais pas vraiment le courage. Je sifflais *Petite Fleur* de Bechet lorsqu'une longue jeune femme, toute de noir vêtue, s'immobilisa auprès de moi. Je l'avais entendue arriver, mais comme un môme pris en flagrant délit je me faisais de pierre. Respectueusement, elle attendit que j'en termine avec ma musique, les mains derrière le dos.

– Excusez-moi, je vous ai vu tout à l'heure, à l'autre bout du cimetière, attendre que l'enterrement soit fini et j'espérais vous trouver ici, ensuite.

Elle avait dit ça d'une traite, me fixant singulièrement. Elle ressemblait à Jiska. La même moue décidée.

Pris pour pris, je devais lui rappeler le respect qu'elle devait à mon âge.

– À qui ai-je l'honneur ?

– Iéva, la petite-fille de Jiska, et vous ?

1. Nom donné aux travestis à New York dans les années 1930.

– Zoltàn Soloviev...

Je n'eus pas le temps de poursuivre, elle m'interrompit.

– Zoltàn Soloviev? Mais je vous connais.

Comme je me figeai, me demandant qui avait bien pu la mettre au courant, sa mère bien sûr, elle continua:

– J'ai lu tous vos romans! Mais pourquoi êtes-vous là? Vous avez connu Jiska? Je ne sais rien d'elle. Je n'ai jamais rien eu le droit de demander à ma mère, même aujourd'hui. Quelle chance que vous soyez là.

– Je ne suis que de passage, je rentre à New York très vite. Contactez-moi.

Je sortis une carte de visite pour la lui tendre.

– Ah non! Vous ne pouvez pas me faire ça.

Elle prit tout de même la carte et s'accrocha à ma main.

– Ne me laissez pas comme ça, pas aujourd'hui.

– Écrivez-moi. Dans quelque temps, je vous raconterai, mais pas maintenant. Je ne peux pas rester, je n'aurais même pas dû venir.

Comme elle semblait ne pas comprendre, je simplifiai:

– Ne dites à personne que vous m'avez rencontré.

Contentez-vous de m'écrire à cette adresse.

Je retirai ma main qu'elle retenait encore entre ses gants de laine.

– Toutes mes condoléances, Iéva.

Je lui tournai le dos. C'était ce que j'avais appris à faire, fuir dès que les événements m'échappaient. Des mots d'enfant pour maxime, un *pas beau, pas voir*, qui disait mon impuissance à affronter le monde depuis mon départ de Yalta. Tout finissait par s'arranger de cette manière, toujours.

J'entendis derrière moi un petit rire poli et indulgent.

– Il y a votre adresse à Paris au dos. Je vous téléphone en rentrant...

- Je pars lundi...
- À dimanche alors.

Elle me parut insupportable, indubitablement mal élevée, indéniablement envahissante, mais sa ressemblance avec Jiska me troublait. L'imprévu réapparaissait après tant d'années. Sa grisante sensation d'accélération. J'ai aimé ça, tout de suite. Avec impatience.

Iéva apporte les gâteaux

Elle fit entrer le froid dans mon appartement. Elle semblait moins sûre d'elle.

Iéva s'assit sur mon canapé en cuir, un autre de mes caprices après l'appartement de Jussieu, et j'allai faire bouillir de l'eau. Je la regardais du coin de l'œil, attendant que le silence la pousse à parler la première.

- Alors vous avez connu ma grand-mère ?
- Oui, en 1926.
- Waouh...

J'ai détesté ce que cela supposait, mais elle continua :

- Cela va nous prendre beaucoup plus que l'après-midi finalement.

Elle bascula sa tête comme les Vierges à l'Enfant, vers la droite avec un sourire. Innocence feinte.

- Vous partez demain ?
- Oui. Ma femme est sur un tournage avec Dustin Hoffman et je n'aime pas la savoir seule avec lui.

Iéva leva sur moi des yeux de midinette, le regard que j'attendais, c'était puant.

- Je plaisante, je fais des recherches pour mon prochain roman.

Puant aussi et faux en plus. Cela faisait sept ans que je n'avais plus rien écrit.

– Je peux savoir de quoi il s’agit ?

– Certainement pas, vous êtes là pour Jiska, alors on se cantonnera à cette histoire-là.

Pourquoi étais-je agressif avec cette fille ?

Iéva ouvrit la boîte de gâteaux qu’elle avait apportée, des tuiles au chocolat avec des éclats d’amandes. Je l’avais blessée. Elle se servit sans même m’en proposer. Je versai le thé. Puis, la laissant, j’allai dans ma chambre à la recherche de la photo de sa grand-mère. Il y avait sur le mur trois cadres : ma famille, Sue, et ce portrait de Jiska, par Sue justement, le jour de notre séparation. Je l’ai conservé ici, chez moi. Jiska était magnifique.

Je le lui présentai. Iéva me regarda. Elle avait compris bien sûr et me sourit. Elle ne jugerait pas trop durement une aventure qu’elle allait découvrir comme on regarde un film en noir et blanc. Une vieille histoire morte depuis longtemps et étrangement nouvelle. Elle palpait la photo craquante sur papier baryté.

– Je lui ressemble, vous ne trouvez pas ? Vous savez, je me suis toujours interrogée sur mes yeux qui ne sont ni de ma mère ni de mon père. J’ai même pensé avoir été adoptée. C’est idiot n’est-ce pas ? Je veux dire qu’il y avait quelque chose que je ne savais pas, de caché dans ma vie, et je me suis toujours demandé ce que c’était. J’ai aussi pensé que mon père n’était pas vraiment le mien.

– Il était à l’enterrement, votre père ?

– Il est mort lorsque j’avais sept ans.

Je n’ai jamais su trouver les mots pour reconforter, alors je lui proposai une cigarette qu’elle ne saisit pas.

Iéva bascula dans le fauteuil, regarda sa montre. Manifestement, elle attendait que je me décide à lui raconter sa grand-mère. Je ne me sentais pas à la hauteur

de la tâche. Mon métier, c'est d'écrire, je suis un silencieux. Enfant, lady Thiret l'avait fait remarquer à ma mère qui s'était contentée de dire que je devais avoir un monde intérieur bien bruyant. C'était vrai. Le jour, je pense sans arrêt, la nuit je rêve. Comment donc expliquer la nature de ma relation avec Jiska, un dimanche après-midi, le temps d'un thé.

C'est à cet instant précis que j'ai pris la décision de rédiger mes mémoires. C'était plus simple et on ne m'emmerderait pas avec les détails.

– Je ne sais par où commencer, définir Jiska c'est comme ne voir qu'un coin d'un tableau de Turner.

Iéva patientait, se disant certainement que le célèbre écrivain cherchait des mots magnifiques pour lui faire comprendre la subtile beauté de Jiska, je ramais en solitaire dans mon fauteuil.

– Jiska, c'était la fantaisie pure. Tiens, un jour à New York, chez Gilles, elle a brûlé toute une collection de *Reader's Digest*, arguant que ces extraits de mauvais articles conservateurs devaient au moins servir à quelque chose. Il faisait froid. Mike, l'amant de Gilles, travaillait chez Brentano's sur la 42^e. Il rapportait les invendus pour se cultiver. En réalité, on s'est chauffés avec. En 1930, les Américains s'inquiétaient vraiment pour leur avenir.

J'ai rencontré le regard perdu de Iéva. Je voyais bien ses efforts pour me suivre, mais je m'apercevais que je l'avais laissée en route.

– Il te manque quoi? Le *Reader's*? Gilles? Gilles et Mike? Brentano's?

– Un peu de tout...

Iéva sortit une cigarette pour se donner le temps de formuler sa question. Elle porta sur moi un regard interrogateur mais n'osa pas. Elle se servit un thé sans m'en

proposer, cette fois-ci, je mis cela sur le compte de sa gêne. Je me trompais.

– Vous avez été son amant? Vous vous êtes rencontrés comment? Vous aviez quel âge?

Elle avait hérité du sens pratique de sa mère. Bien sûr, Léva cherchait des réponses et je ne lui offrais que du décor.

– En 1926, j’avais dix-huit ans. Mais je ne suis pas devenu son amant tout de suite...

Là, je me suis arrêté. Devais-je lui dire que j’avais été celui de sa mère avant? Que c’était à cause de moi qu’elle n’avait jamais connu sa grand-mère? Que Jiska n’était pas faite pour le mariage, que je n’avais été que le premier, celui qui lui avait rendu sa liberté, et que par la suite, il y en eut d’autres, que le dernier était encore vivant? Que Jiska était la vie, la vraie, celle que l’on mène sans peur? Je ne pouvais m’y résoudre. Cette vanité encore, attachée à mes pas. Elle devait d’abord me connaître, ensuite c’était certain, elle me pardonnerait.

– Je sais ce qu’on va faire, dis-je pensant tout haut. Je suis venu à Paris pour écrire un roman, je te l’ai dit. Eh bien, il s’agit plutôt de mes mémoires...

– L’âge des bilans?

– Ne te moque pas. Je vais écrire et tu liras.

C’était la meilleure solution, en faire mon alliée, ma confidente.

– Je rentre à New York demain, je reviens la semaine prochaine et on s’y met.

Je pouvais ressentir son excitation. Une fébrilité que je partageais. Du nouveau enfin.

– Tu as quel âge?

– Je viens d’avoir vingt-trois ans. Le 23 février. Ça, c’est pour que vous me souhaitiez mon anniversaire l’année prochaine.

– Tu fais des études?

– Oui, médecine à la Pitié-Salpêtrière. D’ailleurs, je dois aller réviser avec Paul. C’est mon petit copain.

C’est là que je l’ai regardée avec attention. De longs cheveux mous au blond cendré rare, les yeux de Jiska sous un grand front bombé, un nez court dépourvu de ridicule ce qui est encore plus rare, une bouche épanouie sans être obscène ni inquiétante, de petites dents carrées, touchantes, et un menton volontaire qui la sortait de l’enfance avec à-propos. Jolie, belle plus tard lorsqu’elle maîtriserait son charme.

– Je ne vous ai rien demandé au cimetière, mais pourquoi ne dois-je pas parler de vous à ma mère?

– C’est une vieille affaire, tu sauras tout, bientôt... Si Darina n’a jamais repris contact avec sa mère, je ne souhaite pas bousculer tout ça.

– Cela ne me gêne pas de vous garder secret.

Elle prit un air gourmand. Elle regarda sa montre, encore. Cette fois-ci pour partir.

– Je dois rentrer.

Iéva se saisit de son sac à main, une petite chose molle et marron, à peine de quoi jeter un paquet de cigarettes, un portefeuille et un bâton de rose à lèvres. Je me levai pour la raccompagner. Dans le silence de l’entrée, elle hésita. Il lui restait quelque chose à me demander mais elle ne parvenait pas à s’y résoudre. Je savais combien le mystère attache, alors j’ouvris la porte.

– À la semaine prochaine Iéva.

Un dentiste lui aurait dit la même chose, sur le même ton, la main tendue pour recevoir la sienne.

– Au revoir monsieur Soloviev.

Elle prit fermement ma main, plus longtemps que la politesse ne l’exigeait. Il y avait un sourire plein de défi

sur sa bouche. L'expérience lui plaisait, le secret, l'intimité de mon appartement, le thé, moi peut-être, pas encore tout de même. J'aimais pourtant déjà à l'imaginer. Je me penchai vers elle.

– Veux-tu bien me libérer?

– Vous m'avez bien eue. Je pars sans rien savoir de plus.

– C'est ce que nous avons prévu, j'écris, tu lis. Non?

– C'est ce que vous avez décidé.

Iéva me libéra enfin, juste avant que le contact ne devienne gênant.

– Quand revenez-vous?

– Je ne sais pas encore. La semaine prochaine. Tu dois comprendre que je n'ai pas que ça à faire...

Mais elle ne me laissa pas terminer.

– Moi si. Je viendrai lundi prochain vers dix-huit heures et tous les jours qui suivront jusqu'à votre retour.

– Bien, alors à une prochaine rencontre dans le hall. N'oublie pas tes bouquins pour réviser, je ne suis pas très ponctuel.

Je fermai la porte comme un con, me disant que j'avais une semaine peïnard puisqu'il n'était pas prévu que je rentre à New York. J'avais menti pour la tenir éloignée, m'accorder le temps de rassembler mes esprits après la disparition de Jiska.

Un petit whisky et Sue au téléphone du Bistrot Jussieu, juste en face de chez moi. Il était temps que je reprenne mes habitudes. De vieux clients, identiques à ceux que j'avais laissés cinq ans auparavant. Allez savoir, les mêmes peut-être.

Alors qu'il s'asseyait à ma table, Roger, le patron, me tapa sur l'épaule en guise de bienvenue après m'avoir fait

part de sa déception à la lecture de mon dernier roman. Heureusement pour lui, il m'offrit le deuxième whisky.

Le troisième verre ouvrit mon esprit, me tenant chaud aux oreilles.

Je voyais déjà toute l'histoire.

J'allais raconter les femmes de ma vie. J'allais les trahir, donner leur nom, leur peau, les déshabiller devant Iéva, pour Iéva. Comme à mon habitude je désignais quelqu'un pour porter mes fautes. Non, c'était bien pour moi que je les montrais au monde, pour que la vie reprenne.